



Impressions et Souvenirs.

Par

Hélène Oksza.



LE PRIX DE LA VENTE DE CE VOLUME EST
DESTINÉ À LA BIBLIOTHÈQUE POLONAISE À VIENNE.



VIENNE.

ÉDITION DE L'AUTEUR.

1899.

Miejska Biblioteka Publiczna
w Tarnowie

Dział Starych Druków



0241-001012-00

IMPRESSIONS * * ET SOUVENIRS.

PAR

HÉLENE OKSZA.



VIENNE

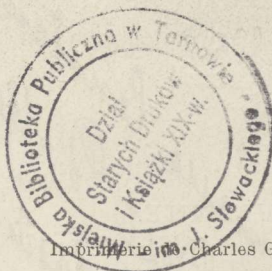
ÉDITION DE L'AUTEUR.

1899

*à la Primrose Constance Sanguier en
souvenir modeste d'affection respectueuse
Hélène d'Oksza-Ziemiatowska
Vienna - 16 Mai - 899.*



F-9149



821.162.1-92

Imprimaria Charles Gerold fils.

SOH-1012

P/55/2018

Préface.

Encouragée par l'accueil favorable fait à mes premiers essais qui parurent il y a quelques années sous le titre de „Poésie en Prose“ j'ose exposer ce modeste ouvrage à l'indulgente appréciation des lecteurs.

Ce qui m'y engage surtout c'est le désir de contribuer à l'action charitable et dévouée de la „Société de la Bibliothèque Polonaise“ à Vienne à laquelle je destine le montant de la vente de ce volume.

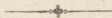
Pour atteindre à ce but j'ose faire appel au concours généreux de mes bonnes connaissances et j'ose espérer qu'il ne me fera pas défaut.

Vienne, décembre 1898.

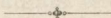
L'auteur.

Table des matières.

	Page
L'Impératrice Elisabeth	1
Blanche	6
Une Nuit d'été	13
La rose du Cimetière	19
Le Muguet	20
L'Ukraine	24
La Sainte Montagne de Czestochowa	29
Les Funérailles d'un soldat polonais	42
Visions crépusculaires	52
A la Suisse	61
Lucerne	68
Une tempête à Interlaken	78
Jungfrau	86
Fragment	92
La Question du jour	93



IMPRESSIONS ET SOUVENIRS.



L'Impératrice Elisabeth.

La fin de ce siècle des revendications des droits des nationalités, de ce siècle des discordes politiques, et des luttes fratricides, vient d'être marquée par un crime incroyable, qui lui imprime un stigmat sanglant que n'effaceront jamais les pages glorieuses qui l'ont inauguré.

Elle n'est plus ! La belle rose de Bavière, l'Impératrice puissante, la Souveraine adorée, est tombée sous le poignard d'un fanatique scélérat.

Celle, aux pieds de laquelle les peuples de l'Autriche-Hongrie venaient pleurer leurs misères, trouvant toujours près d'Elle, la compassion et l'espoir d'un avenir meilleur.

Cet ange protecteur des pauvres et des orphelins, n'est plus ! Cette Reine modeste, ennemie de la pompe et de la splendeur, cette mère sublime dans sa grande

douleur, cette héroïne morale, qui fut l'unique soutien de l'Empereur dans son désespoir, n'est plus!

La charmeresse des peuples, l'ornement du trône, ne reviendra jamais pour ravir, par la grâce de son sourire, la foule qui se pressait sur ses pas, épiait un de ses moindres mouvements. Sa vie entière, ses nobles occupations, seraient le thème inspirateur d'un poème pour l'artiste et pour le poète. Artiste et poète Elle-même, elle voua aux sciences et aux arts un culte passionné, dont l'Achileion de Corfou est l'éclatante manifestation. Hélas! Elle n'est plus!

Son bateau abandonné sur les bords du Léman l'attend vainement pour l'emporter sur les ondes immenses qu'elle a tant aimées.

Quelques années à peine sont écoulées depuis qu'on voyait l'amazone intrépide bravant tous les obstacles, poursuivant le cerf et la biche dans ses terres de Hongrie. Dans ces moments de bravoure, la Reine des Magyars, rayonnante de beauté, pareille à la Diane chasseresse parcourt les vastes plaines de la Pusztá, franchissant les ravins sauvages et les collines sur son alezan fou-

gueux, qu'elle conduisait d'une main ferme, audacieuse.

Ce noble coursier dévore l'espace aux sons joyeux des fanfares des chasseurs résolus et des cavaliers brillants de la cour, dont les cris enthousiastes Eljen! retentissent à l'infini dans les airs sonores de la belle Hongrie.

Celle qui n'a connu aucune crainte, s'exposant toujours au danger, affrontant même l'ouragan et la tempête pendant ses voyages sur les océans, allant toujours audacieusement au devant de l'imprévu, restant ferme, inflexible, devant les âpres revers, et les désastres; cette Reine si bonne et si héroïque ne prévoyait pas le malheur qui planait sur Elle, ne pouvait pressentir qu'un jour une main infâme surgirait du gouffre de la corruption pour frapper son cœur innocent. Cette splendide apparition de Reine et de femme, qui semblait être évoquée d'un songe fantastique, repose aujourd'hui en paix, dans le sépulcre royal des Habsbourg, à côté de Rodolphe, son fils unique.

Le destin les a rivés à la même chaîne de la fatalité, tous les deux condamnés à

un trépas tragique, dont la pensée nous pénètre de tristesse. Chacun lui rend des hommages sincères et vénère pieusement le médaillon à l'effigie d'Elisabeth, le portant sur son cœur comme l'image de la Sainte Madonne.

La vie poétique de cette Princesse d'élite, inspire un intérêt touchant; le moindre épisode en est pieusement recueilli, et tout ce qui touche à son passé illustre et infortuné, est l'objet d'un culte presque sacré.

N'est-il pas de l'amour ce sentiment que le cœur éprouve?!

On l'a plainte dans l'Europe entière; en Lui donnant une larme d'adieu, on prend part à la douleur poignante de notre infortuné Empereur et à celle des peuples d'Autriche.

Sur les bords du Nil, au Caire, où Elle est allée chercher, sous le climat du midi, la santé avec le calme et l'oubli, à la vue des Pyramides, Elle a laissé l'impression de douce majesté qu'elle a inspirée toujours sur son passage et qui faisait voler vers Elle tous les cœurs.

Dans l'église catholique de la ville du Caire, la colonie autrichienne a arrangé, en

son honneur, un office funèbre et, se pressant autour du catafalque elle y a déposé une couronne de fleurs symboliques, où la rose de Jéricho emblème de la résurrection est mêlée au fruit du Lotus, symbole de l'immortalité, et au pavot celui de l'éternel sommeil.

La couronne poétique de ces fleurs symboliques n'est elle pas un hommage touchant à la mémoire de cette illustre défunte?

Elisabeth, cet être sublime, restera à jamais dans les annales de la maison d'Autriche comme la Sainte Martyre à l'auréole douloureuse.

Et à l'église des Capucins, dans l'obscurité des murailles sévères de la crypte, on voit scintiller toujours, la petite flamme frémissante d'une lampe modeste auprès du tombeau d'Elisabeth, devant lequel le peuple d'Autriche se prosterne disant: Ave Maria.

Vienne, 10 octobre 1898.

Blanche.

Blanche, rentrée chez elle d'une fête bruyante, jette sur un guéridon sa couronne de roses, et pleine de l'émotion que donne le premier bal à une jeune fille, palpitante et troublée par un sentiment tout étrange et délicieux à la fois, elle s'endort en regardant les fleurs pâlies de sa couronne fanée. Ses yeux alourdis par la fatigue de la danse, se ferment au sommeil, et bientôt un cauchemar pénible s'empare de son âme.

Elle se voit au milieu du champ des morts, où des lierres luisant d'un reflet lugubre enlacent des tombeaux, où le saule pleureur contemple le morne cyprès, qui semble prier dans le silence.

Aussitôt elle voit, dans la chapelle sépulcrale, un vieux moine ou plutôt un revenant livide.

D'une voix brisée par un sanglot étouffé, le moine entonne le chant navrant du Requiem pour le repos de son âme.

La voix du vieillard pénétrée de douleur, tremble d'émotion dans les régions des morts et du deuil.

Le moine était de son village;
Blanche faisait toute sa joie;
Blanche était son soleil,
Blanche était son idole.

La voix gémissante de ce moine désespéré, retentissait sous la voûte du Sanctuaire, comme un glas funèbre, dont les échos derniers se répandaient encore dans l'enclos des morts.

Et le chant coulait comme une onde plaintive.

Blanche, fleur à peine épanouie, soudain s'effeuille, se voit ombre, égarée dans un cortège de pâles fantômes.

La mort dans l'âme, elle ne se sent plus de ce monde; elle erre, elle glisse parmi les morts, parmi les mânes, ombre parmi les ombres.

A travers les espaces illuminés de la lueur mystérieuse de la lune, dont les rayons brillent d'un éclat livide, elle entrevoit les poétiques fantômes des roses; de ces fleurs languissantes au-delà de la tombe, qui s'in-

clinent humblement devant son image, devant le reflet mélancolique de son âme.

Des voix pleines d'angoisse s'élèvent subitement dans les espaces lointains, et font frémir les alentours du domaine du trépas.

En ce moment de tristesse et d'angoisse humaine, un bruit sourd, saccadé, trouble les airs de son écho sinistre.

Quel est donc cet appel du desespoir qui vibre et résonne dans le champ du repos?

Quels sont ces gémissements et ces plaintes étouffées, qui semblent sortir du fond de ces sépulcres silencieux, creusés dans cette terre glaciale?

Ah! c'est la voix des mânes des roses qui vibre dans la contrée des fleurs funèbres; c'est la voix mystérieuse qui appelle l'âme de la jeune fille, l'invite à venir les rejoindre dans le royaume des fantômes et des ombres.

„Blanche disent les voix, tu as l'âme d'une rose, qui est flétrie dans la tristesse et la douleur, dont le parfum est emprunté aux roses mélancoliques du cimetière.

Ta corolle est celle de l'égantaine rustique qui croît au bord du ravin sauvage.

Ta pâleur est le stigmaté de la mort.

Tu appartiens au monde des ombres et des apparitions d'outre-sphère.

„En vain voudrais-tu changer le sol où, rêveuse, tu t'épanouis.

„En vain ambitionnerais-tu les hommages d'ici-bas pour ta corolle poétique.

„En vain voudrais-tu inspirer au monde le culte des fleurs tes sœurs.

„En vain solliciterais-tu le sentiment de la piété pour ces lieux sanctifiés par les larmes?

En vain, en vain! une bise perfide répétait ce mot du désespoir et du doute, qui, implacable comme un rire d'âpre ironie, flétrissait l'avenir de la jeune fille, et sa part de bonheur ici-bas. Et, comme la dernière résonnance d'un accord soudain brisé, retentissait dans un sifflement discordant cette menace fatale „en vain“ qui emplissait les alentours solitaires. En vain fleur!!

„Tu es des notes, tu appartiens au séjour des ombres mélancoliques.

„Ignorez-tu que les éclats et les triomphes d'ici-bas, ne sont que l'apanage des fleurs insensibles du froid camélia, et du fuchsia aux couleurs chatoyantes?

Ignorest-tu que la splendeur du soleil éclatant ne brille et ne rayonne que pour les fleurs profanes?

Toi, Blanche, tu ne pourrais fleurir qu'à l'ombre du saule éploré, qui se lamente sur les tombeaux oubliés.

Tu ne pourrais respirer que la douce mélancolie des cimetières silencieux.

O, fleur à l'âme rêveuse, tu es une fleur de tristesse, car le souffle languissant de ta corolle frissonnante appartient aux mânes des fleurs sépulcrales.

Tu es de ces âmes d'élite qui émergent, des mondes d'outre-sphère.

„Viens donc croître dans les régions des morts et du deuil.“

Les mânes l'appellent toujours d'une voix navrante dont le son douloureux la fait frémir, même dans son sommeil.

Et la pauvre jeune fille, songeant aux luttes de la vie, aux supplices, aux tourments qui l'y attendent, voudrait bien rester au champ des morts, parmi les pieuses croix et les tombeaux mystérieux, fleurir auprès du romarin, des lierres et du triste cyprès, y rester à jamais, ombre parmi les ombres.

Cependant les voix frémissantes de tristesse et d'angoisse ont cessé d'appeler; aux alentours du cimetière on n'entend aucun bruit, pas un souffle.

Les ombres et les fantômes se sont évanouis. Le calme, la paix ont envahi les espaces lointains. Une ligne rose vient de poindre au bord de l'horizon; puis des rayons, comme des flèches d'or, percent le ciel, et aussitôt le soleil s'élève, inonde de sa douce lumière toutes les régions mornes dans l'enclos de morts.

Le triste cimetière avec ses tombes, ses monuments, les cyprès noirs a disparu, faisant place à une vallée riante, pleine de fleurs et de parfums délicieux.

Et parmi ces fleurs aux couleurs si tendres, aux senteurs si odoriférantes. Blanche, cette rose pâle, tourne son humble et modeste corolle vers le soleil, rayonnante de bonheur elle rougit et tremble sous son regard ardent, son cœur palpite de joie, maintenant elle veut vivre, et, en jetant ce cri: „le soleil, la vie!“ toute palpitante elle se réveille.

Dans sa chambrette gaiement ensoleillée, la première chose que rencontrent ses yeux, c'est la couronne de roses qui, pendant que la jeune fille, aux prises avec le cauchemar, luttant contre ces visions horribles, avaient retrouvé leur éclat, et leur fraîcheur à l'ombre de la nuit.

Vienne 1887, février.

Une Nuit d'été.

A ma nièce Marie R.

J'étais seule, au milieu du grand silence de la nuit, dans ma chère campagne, située au pied des Carpathes, où la belle Wisloka roule bruyamment ses eaux trompeuses.

J'étais seule dans cette nuit poétique, où les airs saturés des parfums pénétrants des jasmins et de la douce senteur des roses, portaient l'âme à la rêverie et à la contemplation du ciel, où les astres planent dans les hauteurs sans bornes comme des aigles célestes, décrivant des cercles immenses dans leur vol; bientôt dans le lointain infini de la voûte d'azur s'allument, étincelle après étincelle, flamme après flamme, étoile après étoile, puis le firmament cristalin devient un vaste océan de lumière splendide!

Quelle fête pour l'âme! quelle félicité s'empara de moi en face de ce spectacle éblouissant et enivrant à la fois!

La campagne noyée dans un ruisellement de rayons est une image du bonheur de la vie champêtre; l'air est diaphane, serein; on croirait que la Déesse de la nuit a déployé largement un voile d'azur percé de flèches d'or.

O nuit étincelante des myriades de lumières et de ces lueurs tendres aux reflets mélancoliques, qui se laisserait jamais d'admirer ta beauté enchanteresse, quand l'étoile de l'amour descend sur la verte culture, et, de là, enlève notre âme vers les mondes des harmonies divines.

Dans le recueillement et le calme de la nature grandiose, je prêtais l'oreille aux mystères de cette belle nuit d'été, où l'imagination peuple les espaces de tout un monde d'apparitions fantastiques, qui parlent à l'âme de la grandeur divine.

Un oiseau réveillé par le bruit de mes pas, s'envole soudain du sombre bocage et pousse un cri perçant dans le silence profond de la nuit.

J'errais vaguement comme une ombre dans les solitaires allées de notre parc,

m'égarant sans but, comme le rêve d'une étoile filante qui sillonne l'éther et s'évanouit subitement dans quelque ravin sauvage.

Là-bas, au milieu d'épaisses broussailles, sommeillent les lugubres fougères; près des eaux stagnantes, les feux follets voltigent comme des farfadets perfides, qui nous leurrent par leurs flammes phosphorescentes. Au loin les fleurs aux couleurs variées s'épanouissent, oh! ces fleurs étoilées se balancent harmonieusement sur la pelouse veloutée, où croît le tilleul national, cet oranger du nord, qui exhale des arômes enivrants.

Un écho lointain de la flûte rustique, apporté par la brise, interrompt le silence par intervalle; c'est sans doute quelque pâtre qui s'attarde avec son troupeau à contempler les étoiles; et, à travers les branchages des vieux chênes, j'entrevois une lumière vacillante. C'est peut-être quelque pêcheur qui veille seul, dans la nuit, guettant le moment propice pour la pêche. Assis dans sa nacelle, il vogue sur la rivière, pareille en ce moment à un voile d'argent tendu entre des blocs de granit et des collines de fraîche verdure; il y plonge sa ligne à la lueur

d'une torche, et chante un air du pays à demi-voix de peur d'éloigner les poissons.

La luciole s'endort sur les pétales des roses, et le blanc nénuphar se penche avec tant d'amour et tant de tristesse, sur l'onde endormie du lac, éclairé par la discrète clarté de la lune, comme s'il voulait pénétrer les profondeurs mystérieuses, où séjourne le génie des eaux.

Comment ne pas s'unir à la rêverie du blanc nénuphar, et des sombres futaies qui s'étendent majestueusement aux alentours de notre château?!

Est-il possible à l'âme sensible d'oublier la magie de ces océans lumineux, que le souffle créateur enflamme, tantôt d'un éclat éblouissant, tantôt d'une lumière mélancolique comme l'angoisse d'un songe d'amour?

A travers les voiles frissonnants de la nuit, quelques ombres transparentes se dessinent, vagues et flottantes, dans la voûte de saphir; seraient ce les images d'un bonheur à jamais envolé?

Ces reflets, ces raies flamboyantes, glissent, serpentent sur des bandes d'opale, où l'ombre et la lumière se confondent comme

la joie et la tristesse se dissipent, laissant après elles un charme indicible.

Ces astres, ces soleils, foyers de lumière ont la puissance de créer, de reproduire par leurs reflets; les mille couleurs du prisme, d'où jaillissent des rayons ardents, perdront hélas! leur splendeur; cette magie des sphères étincelantes pâlera, les fières constellations succomberont au triste destin d'annihilation de leur diadème de feu!

Ces orbes flamboyants, en face de l'Eternité, ne sont que des existences d'un jour!

Ces étoiles pèlerines, filent, lumineuses, dans l'immensité du firmament, et, bientôt, vont s'éclipser en un cortège funéraire dans les espaces astrals, où elles frissonnent en face du destin implacable, qui les condamne à l'extinction de leur vif éclat, à leur effacement de la surface éthérée, où, en s'éteignant, elles ne laisseront après elles qu'une traînée passagère de pâles et vagues rayons d'une lumière navrante comme un dernier adieu à leur existence si brillante d'autrefois.

Sais-tu, savant, toi qui cherches la clé du Temple de la science, toi qui cherches

toujours, et dont la pensée s'égare dans le monde infini des mystères et des hypothèses.

Toi mortel, qui osais scruter ces sphères impénétrables, sais-tu ce que deviendront enfin ces pâles fantômes d'étoiles aux lueurs frémissantes?

Connais-tu leur passé lumineux, connais-tu le secret de leur destinée dans les océans astrals?

As-tu approfondi le mystère qui couve dans le vague du pourquoi?

1898, décembre.

La rose du Cimetière.

Vous ne pourrez jamais deviner le souffle secret de la rose pâle du cimetière, de cette fleur poétique qui frissonne, se flétrit à l'aspect glacial du camélia et du fuchsias élégants, se replie sous l'haleine des orchidées capricieuses et des hortensias insensibles.

Ces fleurs brillantes, fantaisistes, sont raides comme des fleurs fossiles.

Ces froides fleurs, exotiques, inodores, ces fleurs étiolées, sans parfum, sont, hélas ! l'image des êtres sans âme, des êtres sans amour.

Vienne, 1892.

Le Muguet.

A la Comtesse H. D.

Par delà les bois et les forêts, une rivière profonde roule sur son lit blanc des ondes lentes et monotones. Une croix modeste étend ses bras noirs sur la berge verdoyante de la rivière.

La tête de Jésus est penchée, endolorie, avec une tristesse si pénétrante, qu'on croit le voir sur le Calvaire dans le suprême moment de son agonie.

Et pendant que le Seigneur regarde ainsi les petites vagues blanchissantes, qui déferlent doucement sur la rive agreste, ces vagues bruissent, éveillant des échos tristes et lugubres.

Au pied de cette simple croix, un groupe de fleurs émaillent le sol avec tant de charme et tant de beauté, leur parfum est si suave,

leurs couleurs si tendres qu'on dirait qu'une main d'ange les a semées.

Et parmi ces fleurs gracieuses et odoriférantes, domine l'image de la pureté, la fleur reine du printemps, le muguet, dont les clochettes blanches frissonnent à l'aube du jour, murmurant une prière d'exhalaisons de baume et de senteurs, qui s'élèvent en une vapeur parfumée vers les espaces infinis.

Le peuple croit encore de nos jours que l'ange regardant la terre d'en haut et y voyant si peu d'âmes chastes et pures, s'affligea sur le sort des humains et versa des larmes amères.

Une de ces larmes tomba au pied du Crucifié et, de cette larme navrante, est éclos cette fleurette blanche, le muguet.

Là, je t'ai cueillie, fleur bien-aimée.

Toi qui t'épanouis gracieusement dans mon cœur quand je me rappelle ma tendre jeunesse.

En te pressant un jour sur mes lèvres palpitantes une larme douce comme un baume céleste tomba sur mon cœur et y produisit l'impression d'une sainte relique dans un tabernacle.

Et ce fut un moment de béatitude; il me sembla, dans le sentiment de ma piété, que la lumière de la grâce du Seigneur pénétrait mon esprit, que l'ange m'appelait à Lui, et je me crus au ciel.

Le souvenir de cette larme de ma jeunesse me rappelle toujours que je dois garder pieusement la fidélité à l'idéal de mes sentiments poétiques, que je dois descendre dans la tombe pure et humble comme cette larme de foi, versée jadis au pied des autels du sanctuaire de mon hameau natal.

Fleurette éclore d'une larme séraphique, je me mets à genoux devant ta tendre blancheur, et je te prête le serment de garder la pureté de ma vie, jusqu'au dernier battement de mon cœur, jusqu'au dernier souffle de mon âme.

Parée des fleurs de muguet, je paraîtrai devant Dieu; j'irai, dans la simplicité de cette parure rustique, me présenter dans la Cité céleste pour y demander la grâce de renvoyer mon esprit sur le sol natal en fleur de muguet.

Là-bas, dans ce modeste hameau, près de ces eaux calmes, limpides, qui coulent

harmonieusement dans les vertes vallées,
là-bas où le Christ de douleur regarde triste-
ment les flots cadencés, là, là, au pied de
cette noble croix, je voudrais m'épanouir en
fleur de muguet comme le symbole du re-
cueillement, de la pureté et de l'humilité
chrétiennes.

Dembowice 1886, octobre.

L'Ukraine.

Dédié à S. E. B. F. Z.

Un ruban irisé, brillant de toutes les teintes de l'opale, forme à l'horizon des plaines grisâtres, un mirage si décevant qu'elles paraissent ondoyer comme les eaux des océans sur la route de l'aurore.

Et dans le moment du réveil de la nature, le chant mélancolique du Cosaque-rêveur vibre dans les airs, se mêlant avec la mélodie sonore des flots argentins, qui coulent et se perdent dans le courant rapide de Dnieper.

Qui n'a rêvé aux grandes épopées de l'Ukraine, au pays des faucons-guerriers et au chant romanesque des Cosaques Zaporogues, dont les rapsodes glorieux racontent les exploits des grands Atamans?

Qui n'a rêvé à ce pays merveilleux, où les tumulus fleuris se confondent dans le

vague lointain de l'horizon bleu, où le mugissement des ondes et des cascades bouillonnantes de ce fleuve orageux résonnent d'un écho plaintif, que la tourmente emporte, avec un fracas strident, dans la contrée romantique de l'Ukraine.

Au delà de ce fleuve géant s'étendent, à l'infini des steppes, et des steppes encore, et par un contraste pittoresque, s'étale soudain une plaine aride, où croît une herbe maigre, raide, qu'aucune fleur n'émaille; la brise seule la fait ondoyer, la peuple de mille bruits qui s'élèvent comme une prière matinale de la nature recueillie devant l'astre du jour qui va paraître.

Et sur les rives verdoyantes,* dans le lointain mélancolique du fleuve des Zaporogues, les joncs touffus se pressent, les oiseaux sauvages sommeillent comme enivrés des senteurs qu'exhalent ce désert immense, ce désert sans bornes.

Soudain, de ces steppes imposantes dans leur beauté sauvage, s'élance un cavalier hardi sur un noble coursier. Il vole, comme emporté par un ouragan furieux, comme s'il voulait dompter l'ardeur de sa jeunesse, par

cette folle chevauchée à travers ces steppes brûlantes, tandis que sa pensée rêveuse évoque l'illustre passé de sa mère l'Ukraine.

O Cosaque, où voles-tu à l'aube du jour hors d'haleine, sur ton rapide coursier?

Tu fends l'espace comme un aigle, pareil à l'Hetman Mazeppa, tu foules les Kurhans consacrés par le peuple de ta patrie, et dans ton ardeur d'insolent cavalier, tu troubles le repos des dolmens antiques, vestiges des temps glorieux.

Mais aussitôt, haletant, essoufflé, tu arrêtes ton coursier fougueux, guidé par ta volonté indomptable.

Fils ténébreux de l'Ukraine, as-tu aperçu, dans le lointain des sombres oasis, un héron aventureux ou une palombe qui s'y est égarée? —

Peut-être, au milieu des joncs et des roseaux bruissants, erre l'ombre d'un homme que tu connais, qui se dérobe à ton regard, et guette une proie sur la rive du Dnieper farouche?

Vois-tu son agile esquif qui glisse et se balance lentement, poussé par le souffle matinal?

Et Toi, le maître de ces steppes, de ces plaines luxuriantes, de ces oasis vertes, redouterais-tu la flèche d'un chasseur de ton hameau?

Plein d'émotion à la vue d'un héron qui, alarmé par l'esquif du Zaporogue, s'élève subitement dans les airs, tu te rappelles ton faucon oublié et si fidèle, qui t'attend en vain, dans ta chaumière solitaire, sur la rive mélancolique de ce fleuve orageux. Tout-à-coup, la flèche siffle, fend l'espace comme un éclair.

Ton cœur palpite, ta poitrine se gonfle de soupirs, à la pensée que le pauvre héron cache son nid au milieu des sombres roseaux, où les oiselets se lamentent dans les folles herbes, au bruit des vents des steppes lugubres, qui leur répondent par leur sinistre sifflement, pendant que toi, écuyer si résolu, tu ne peux arrêter le coup fatal.

Le trait l'atteint dans son vol troublé. Et le héron à la superbe aigrette, blessé, battant encore des ailes dans le vide du ciel, fait un effort pour s'envoler plus haut; mais aussitôt épuisé dans son vol dernier, malgré cet effort suprême, tombe les ailes brisées

dans l'esquif du Cosaque-chasseur. A cette vue, une tristesse indicible envahit le cœur du Cosaque. Un pressentiment traversa-t-il son cœur, qu'à l'instar de ce pauvre oiseau, sa chère patrie, harcelée meurtrie, traîtreusement morcelée, succomberait sous les coups d'un voisin perfide?

Vienne 1898, décembre.

La Sainte Montagne de Czestochowa.

Dédié à S. Ex. Madame de J., née Comtesse M.

Etre Polonais et n'avoir pas fait le pèlerinage de Czestochowa c'est comme si l'on était allé à Rome sans avoir vu le Pape.

La Sainte Montagne, connue et renommée non-seulement par l'image miraculeuse de la Sainte Vierge, mais aussi par son héroïque défense contre les Suédois, est un Sanctuaire pour le croyant aussi bien que pour le patriote.

J'y suis allée, il y a quelques années, pour rendre mes hommages à la Reine de la Pologne, pour me prosterner devant son autel, et l'impression que j'éprouvai fut si grande pendant que j'assistais à la procession des pèlerins, que la mémoire de ce beau moment de ma vie restera à jamais ineffaçable dans mon souvenir.

C'était une après-midi d'automne, la Sainte montagne couronnée d'un monastère et d'une Basilique antique, entourée de remparts, était toute baignée des rayons rougeâtres du soleil qui allait disparaître. Dans la chapelle, illuminée par des milliers de cierges, on chantait les vêpres, pendant qu'une multitude de pèlerins, que l'intérieur du Temple ne pouvait contenir, priaient à genoux au-dehors du Sanctuaire.

Les vêpres finies, un moine dans sa longue robe blanche, revêtu d'une chape richement brodée d'or, monta les degrés du maître-autel, y prit l'ostensoir et se tourna vers le peuple dévotement agenouillé. Il se fit un grand silence, le moine, profondément ému, les yeux clos comme pour recueillir ses esprits, tint quelques moments l'ostensoir d'or aux pierreries resplendissantes, et l'élevant vers le peuple-pèlerin, il entonna le chant sublime „Tantum ergo Sacramentum“, et des milliers de voix répondirent: Proster-nons-nous!

Les clochettes tintèrent, les cloches se mirent en branle au milieu du tumulte grandi de la foule, les fanfares éclatèrent,



les orgues tonnèrent, et de l'encensoir sacré s'élevait un nuage bleuâtre, parfumé d'ambre et d'encens, à travers lequel brillait, par moment, le Saint Sacrement que le prêtre, semblable à une apparition céleste, élevait et abaissait au-dessus de la foule immense.

Le prêtre, soutenu par deux acolytes, descendit les marches de l'autel, au pied duquel l'attendait un baldaquin splendidement drapé de pourpre et d'or, porté par quatre gentilshommes, et la procession se mit en mouvement, lente et solemelle.

Précédée d'un porte-croix, marchait, coulait plutôt, une bande blanche de jeunes filles en robes de mousseline vierge; le front couronné de roses, elles semaient des lis devant le dais, qui pouvait à peine avancer à travers cette profusion de fleurs.

A l'approche du Saint-Sacrement, le peuple ému par le chant d'une hymne sacrée se prosterna; les encensoirs se balançaient, les bannières aux couleurs chatoyantes flottaient, et les drapeaux consacrés par un passé illustre s'inclinaient humblement devant la Sainte Eucharistie, tandis que le clergé en chasubles ornées de pierreries et



de perles, resplendissait pareil à un défilé d'astres.

Des chants avaient éclaté; les voix réclamaient la miséricorde et la protection de la Reine du ciel! plus d'un sanglot secouait les poitrines oppressées, et des lèvres tremblantes, s'échappait l'antienne sublime : „Salve Regina! Mère de miséricorde, notre espérance, salut à Toi; abaisse les yeux sur tes pauvres enfants exilés dans cette vallée de larmes, viens à notre secours. O clément, ô miséricordieuse, ô douce Vierge-Marie. Et la foule répondait: Amen!“

Du haut de la Basilique s'envolait un carillon de cloches sonnant le triomphe de Notre-Dame de Czestochowa. Le cortège des délégations du pèlerinage grandissait à chaque instant; pareil à une vague immense, il déborda dans la cour extérieure du monastère.

Un doux zéphyr emportait les parfums, et les prières, les fleurs pénétraient de leurs arômes les alentours du cloître et des remparts verdoyants; on entendait retentir quelques strophes mélodieuses des cantiques chantés par le peuple attendri, ça et là

quelques voix vibraient encore dans les airs; peu à peu le chant s'évanouit, la procession disparut sous les voûtes sombres du dôme où tous allèrent se prosterner devant l'autel de la Sainte Marie, cette Reine de la Pologne qui, attristée, mais pleine de miséricorde semblait bénir son peuple fidèle.

Le crépuscule étendait son manteau brumeux sur la Sainte Montagne et sur la ville de Czestochowa. Les pèlerins se retiraient peu à peu, se dirigeant vers leurs gîtes; d'autres, agenouillés devant la porte déjà fermée de la Basilique, priaient avec ferveur.

Dans ce moment de béatitude, tout était recueilli autour du monastère dans un silence imposant; les airs étaient si calmes, si serrens que les anges semblaient rêver à cette musique solennelle des orgues, où une humanité paraissait déborder du plus profond de son être. Comme enchaînée par une force invisible à ce saint lieu, je me jetai sur le banc de pierre adossé à un tilleul séculaire, et m'abimai dans le souvenir des temps lointains.

Deux siècles passèrent devant les yeux de mon âme : les Suédois avaient envahi la Pologne, ravageant les villes et les hameaux, saccageant les châteaux et les cloîtres ; pendant que la noblesse et l'armée étaient partagées en deux camps, le roi en fuite, cherchant des secours chez son voisin et allié. Attiré par le riche trésor du monastère de Czestochowa, le général Suédois, Müller, s'y dirigea avec son corps d'armée. Une poignée de fantassins polonais qui fuyant devant la supériorité numérique de l'ennemi, se jeta dans le monastère, quelques gentilshommes et les paysans des environs qui cherchaient avec leurs femmes et leurs enfants un refuge derrière les remparts du couvent, voilà la garnison que cette petite forteresse pouvait opposer aux soldats suédois.

On se croyait perdu, livré à la merci d'une farouche soldatesque, et quand celle-ci parut au pied de la montagne, une terreur panique s'empara des malheureux réfugiés. Les femmes et les enfants criaient, les hommes se lamentaient en se tordant les mains, les soldats démoralisés et sans direction, couraient ça et là, jurant et blas-

phémant. Soudain le prieur Kordeski sortit de l'église avec l'image miraculeuse de la Sainte Vierge, et parut au milieu de cette multitude affolée.

„A genoux ! cria-t-il d'une voix vibrante qui semblait venir du ciel. Chrétiens ! vous avez peur quand la mère de votre Seigneur est en péril ? Polonais, vous tremblez quand on va insulter la Sainte Reine de Pologne ? Croyants ! vous vous désespérez quand Elle vous protège.

Aux remparts ! Cette mère du ciel vous couvrira de son bouclier invisible, les anges du Seigneur combattront à vos côtés ! “ Et levant haut la Sainte image, il se dirigea vers les remparts ; gentilshommes soldats, paysans, femmes, chacun avec les armes qu'il trouvait sous la main, le suivit.

Après un choc terrible, les assaillants furent les uns tués, les autres précipités dans les fossés, tous repoussés. Ils continuèrent pourtant d'assiéger le couvent et tentèrent de nouveaux assauts, mais ce moine d'airain, ce soldat de Dieu, le prieur Kordeski était toujours là, priant la nuit dans la chapelle, combattant le jour sur les

remparts. La Consolatrice des affligés veillait gardait ses pieux enfants, et la vague suédoise qui s'était subitement élevée inondant presque toute la Pologne d'un torrent rapide, se brisa contre le fort de la Madonne miraculeuse.

Ce succès inattendu, secoua la nation de sa torpeur et peu de temps après les envahisseurs furent chassés du pays.

Quelques dizaines d'années plus tard quand le grand Visir, avec ses hordes innombrables investit Vienne, et que toute la Chrétienté se vit manacée par le Croissant musulman, Sobieski volant au secours de la ville assiégée s'arrêta à Czystochowa.

Une foule immense se pressait dans la cour de l'antique monastère, et des cris prolongés remplissaient les airs; mais c'était une tout autre foule, c'étaient d'autres cris que jadis au jour de l'assaut suédois.

Ce sont les grands Hetmans, les Sénateurs, les Castellans du Royaume, tous dans une armure étincelante d'or et de pierreries, ce sont les chefs d'escadrons, avec leurs compagnons cuirassés, les hussards aux ailes d'aigle sur l'épaule. Ils acclament le roi-héros qui sort de

l'église après s'être prosterné devant l'image miraculeuse de la Vierge, la suppliant de le bénir et d'être l'égide de cette armée vaillante, prête à verser son sang pour la foi, pour l'église et pour la Chrétienté. Ah! c'était ainsi il y a deux siècles passés, et à présent

En face de moi s'était levée une étoile triste et rêveuse, d'une lueur pâle qui avait la blancheur et la mélancolie de la mort.

Cette solitaire, égarée entre les masses noires qui assombrissaient le ciel, était semblable à une larme oubliée au pied de l'autel de la mère de Jésus; elle avait dans son éclat frissonnant un scintillement d'une tristesse navrante, comme si elle était une de ces revenantes mystérieuses qui errent et s'égarent au milieu des vastes lointains.

L'étoile de mon pays était-elle toujours si désolée? ou n'est-ce que maintenant qu'elle pâlit à la vue des malheurs et des désastres qui s'ammoncellent et fondent sur cette nation infortunée?

Les voiles de la nuit envahirent toute la contrée, on ne voyait plus rien, on n'entendait rien, c'était un silence morne.

Il me semblait que les fleurs autour de moi se repliaient sous le souffle humide de la nuit, froissées soudain au milieu de leurs rêves et de leurs épanchements secrets.

La croix d'or sur le dôme antique du couvent n'était qu'un point terne, indécis qui se perdait dans les sombres espaces.

Dans l'obscurité croissante, dans ce profond silence, mon cœur se glaçait, les soupirs expiraient sur mes lèvres à la pensée des souffrances que depuis un siècle mes frères ont endurées.

Plongée dans mes tristes souvenirs, j'étendais les bras vers le ciel, je voulais prier dans le recueillement de ma douleur; mais ma bouche était scellée par le grand calme de la nuit qui semblait prêter l'oreille à cet oubli profond de la nature. Je fermais les yeux laissant libre cours aux rêveries qui reportaient mon âme vers un passé illustre, où le génie de l'histoire de ma nation m'apparut et me montra les événements, des derniers siècles de la Pologne.

J'assistais au siège des Suédois, et à l'entrée triomphale de Sobieski à Vienne après la défaite des Musulmans; je suivais

avec douleur la décadence de ma patrie après la mort de ce dernier roi-héros, je m'exaltais à la pensée des efforts réformateurs, tentés pour sauver la patrie, puis tout-à-coup, je voyais la Pologne dans un deuil profond.

Dans ses yeux elle avait du sang brûlé, n'ayant plus de larmes à verser; pas une plainte pas un blasphème ne sortait de son cœur ulcéré.

Elle n'accusait pas le ciel de son sort cruel. Elle n'était qu'une immense douleur, une douleur muette qui semblait dire: „Seigneur! que ta volonté soit faite! je reçois avec humilité, de ta main, le châtiment mérité pour mon passé.“

Engourdie, raide à force de blessures et de souffrances, elle avait la pâleur livide d'une mourante, mais aussi le nimbe du martyre.

Puis-je voyais ses enfants trainés comme des troupeaux sauvages par les landes stériles de l'extrême Russie, où ils tombaient d'épuisement et de faim; leurs corps n'étaient pas ensevelis dans les cimetières, leurs os jonchaient les steppes arides, que l'aurore boréale faisait resplendir.

J'en voyais d'autres gisant dans les neiges de la Sibérie, qui n'étaient que des demi-squelettes, tous ces corps maigres, desséchés, couverts de plaies, toutes ces figures hâves, les yeux hagards, et d'autres encore la tête rasée, les mains enchaînées, les fers étreignant leurs pieds nus, ensanglantés, travaillant dans les mines de Neruynsel, dans ces cryptes froides, ténébreuses, où ces martyrs en haillons tremblaient d'effroi et d'épouvante en face du garde-chiourme, ayant une seule consolation la Sainte mère de Czestochowa.

Et, vis-à-vis de ces hécatombes, de ces supplices des déportés expirant sous le knout, la justice et la conscience des nations demeurèrent sourdes; pas une parole ne vibra en Europe en faveur de cette Pologne infortunée. En y pensant mon sang bouillonna, et le désespoir comme la foudre fondit sur mon cœur; il me sembla entendre un sanglot déchirant, immense, comme une plainte séculaire de la misère; un cri de détresse et de délaissement de tout un peuple: Seigneur! Seigneur pourquoi nous as-tu abandonnés?

.

Au-dessus des pelouses émaillées de fleurs, le soleil se lève comme à l'ordinaire, les oiseaux voltigent gaiement entre les branches verdoyantes, vocalisant leurs chants cadencés, et pendant une belle et sereine nuit d'été, le ciel resplendissant se pare de milliers d'étoiles.

Le pâle croissant de la lune seul semble rêver au triste sort de cette malheureuse nation, et, sur la terre, la Vierge de Czestochowa console les pauvres délaissés abandonnés par tout le monde, elle seule les protège dans le château seigneurial comme dans la chaumière du pauvre, Elle adoucit les souffrances de son peuple, l'engage à supporter la misère, l'infortune et lui donne l'espoir d'un meilleur avenir.

Vienne.

Les Funérailles d'un soldat polonais.

Après une lecture de Sienkiewicz.

A. S. E. Madame la Comtesse G.

Le Colonel Longinus, envoyé polonais au camp ennemi, pendant le siège du fort de Zbaraz, fut saisi par les Cosaques et les Tartares, et pendu indignement, par la soldatesque sauvage.

Son corps couvert de plaies, percé de flèches, fut exposé par les ennemis, au dehors des remparts, en face du camp polonais, pour que ses compagnons d'armes pussent se repaître de l'horrible spectacle d'un cadavre flottant dans les airs.

Ils le virent, ce brave colonel, idole des soldats, qui a laissé après lui toute une tradition de patriotisme vraiment admirable, cette âme d'une candeur héroïque, d'un dévouement sublime dès qu'il s'agissait de

sauver l'honneur de son drapeau ou la vie de ses camarades; cet ami doux, résigné, toujours prêt au sacrifice, ils le virent ce noble soldat, pendu, meurtri par ces barbares inassouvis de crimes, comme des chacals qui ne se rassasient que de carnage! Oh! quelle aube fatale, que celle qui éclaira le réveil de ce jour effroyable! A l'aspect de ce corps outragé, une clameur éclata dans le fort de Zbaraz, retentissant comme un tonnerre dans les lugubres espace. „Aux armes! aux armes! vengeance! vengeance!“ Ce ne fut qu'un seul cri, qu'une seule voix de toute une armée enflammée par la passion; le ciel même fut troublé en face de ce courroux impétueux fulminant dans les airs.

Les yeux hagards, les figures contractées les poitrines gonflées, les mains crispées, les soldats exaspérés saisissent aveuglement leurs armes et font une sortie. Dans ce moment ils n'étaient qu'un glaive de vengeance, qu'un lion altéré de sang; des gémissements farouches sortaient du fond des poitrines ulcérées de douleur, se répercutaient dans les nuages, spectateurs de ce drame impossible à raconter.

Les vengeurs du colonel fondent sur les assiégeants, les armes s'entrechoquent au milieu des ténèbres dans une atmosphère épaisse, suffocante où les sabres s'entrecroisent sous le ciel d'airain, pareils à des serpents ardents, qui aveuglent le soldat de leur hideux regard.

On n'entendait aux alentours de la vallée enflammée par la guerre que le cliquetis strident des armes mêlé au sifflement des boulets mortifères et au roulement du tambour qui ne cessait d'appeler les combattans à la poursuite des ennemis par son roulement lugubre, pénétrant comme un appel de désespoir. Les cosaques s'enfuyaient en poussant des blasphèmes et des cris de rage.

Après ce combat où la vengeance, cette reine de l'enfer, remplissait de passions horribles le cœur du soldat et le poussait à combattre avec la fureur d'un démon, cœur contre cœur, poitrine contre poitrine, mort pour mort; après ce spectacle effrayant et fascinant tout à la fois par son horreur, le champ de bataille n'était qu'un torrent de sang ruisselant et, au milieu des voix étouffées, l'on n'entendait que des gémisse-

ments arrachés aux affres de la mort, que les soupirs des agonisants, que des plaintes amères; puis un sanglot s'échappe encore de la poitrine du soldat expirant qui, soudain, se glace à jamais!

Sur le champ de bataille on ne voit que demi-chairs, demi-squelettes, qui se relèvent pour un instant, comme s'ils voulaient embrasser encore une fois la vie qui s'enfuit, et aussitôt retombent l'haleine glacée, la figure crispée, les yeux creux, éteints à jamais!

Ça et là, des corps mutilés, des têtes, des jambes, des bras épars jonchent le sol.

Tous ces cadavres pâles, blêmes, ces spectres jaunes, chez lesquels on ne reconnaît plus les traits d'un homme, ne sont dans ce moment que des masses informes, écœurantes, des masses repoussantes! Quel régal pour les oiseaux de proie!

Cette scène de guerre est un triomphe sanglant pour l'ennemi acharné, cette scène saisissante est un délire de cruauté et d'horreur, est un spectacle digne de l'Enfer!

La riante et sereine vallée de Zbaraz, est devenue la vallée de la mort; pas un

cri, pas une plainte, pas même un soupir des soldats expirants ne s'échappe plus de ce théâtre du combat. Et quand l'astre du jour apparut, tout était fini, le corps du colonel Longinus repris, les ennemis châtiés, la vengeance satisfaite.

L'ombre seule des tristesses humaines semblait errer dans la contrée des luttes et des batailles, la voix sépulcrale des âmes des trépassés, pleurait dans les vastes espaces.

Le soleil, voilé de nuages, comme s'il était couvert d'un drap mortuaire, déchira pour un instant son voile, mais, apercevant les horreurs de ce carnage humain, il eut comme un tressaillement d'épouvante et disparut à l'horizon laissant après lui une traînée de vapeurs d'un rouge de sang.

A l'intérieur du fort, les soldats, dans un deuil profond, célébraient les funérailles, de leur brave colonel. En face du ciel, sous la voûte scintillante d'étoiles, dans le camp de guerre, ils déposèrent les restes mortels de leur camarade, sur un catafalque noir, élevé au milieu des canons, orné des panoplies des trophées et des drapeaux de la chevalerie.

La garde veillait, les yeux fixés sur cette bière ouverte; elle désirait contempler encore une fois ces traits adorés engourdis à jamais par la mort.

Le grondement lugubre des canons retentit dans les airs troublés; c'est le glas funèbre d'un soldat, c'est l'hommage rendu à la mémoire du vaillant. Les détonations se répètent continues faisant trembler les murs du fort; elles sont le signal que la cérémonie funèbre va commencer.

Le cortège se met en mouvement; le cercueil couvert de feuilles de chêne est porté à bras par la fleur de la chevalerie, le grand Hetman en tête. Les bannières tendues de crêpe noir, saluent humblement les dépouilles du héros; les escadrons de cuirassiers abaissent leurs lances. Pauvres orphelins! ils ne seront plus conduits à l'assaut, aux sons joyeux des fanfares, par leur brave colonel!

Dans le lointain on voit la terre entr'ouverte, cette terre mère de nous tous, qui semble attendre le moment où elle va enfermer pour toujours les restes augustes d'un soldat martyr.

Pendant cette cérémonie solennelle, la nuit sereine, imposante dans sa douce majesté, jetait des lueurs mystérieuses sur les champs et sur les remparts du fort qui semblaient flotter sur ces rayons; des étoiles sans nombre roulaient leurs sphères étincelantes au-dessus du convoi funèbre.

Quelques étoiles filaient vers le camp, comme pour s'unir aux larmes des vieux soldats.

Voir sangloter ces vieux braves, oh! cela déchire le cœur! — Mais les plus malheureux étaient ceux qui ne trouvaient point de larmes dans leurs yeux creux et secs, ceux-ci ressemblaient aux pâles revenants d'anciens guerriers et glissaient doucement sur le sol bourbeux du camp, portant à la main quelques pelletées de terre, murmurant d'une voix entre-coupée le chant du Requiem; à l'approche de la tombe, il se fit un profond silence; l'on n'entendait que l'écho des pas accélérés des compagnons d'armes, qui fermaient le cortège.

L'aumônier avant de prononcer l'oraison funèbre éleva son regard vers les mondes astrals pour y puiser l'étincelle d'inspiration

d'où jaillissent des torrents de pensées divines et des sentiments dignes d'un si grand guerrier. Les compagnons du colonel retenaient leur haleine afin de ne pas perdre un seul mot, une seule pensée de cette oraison funèbre rendant hommage à l'illustre défunt qui fut la gloire de toute une armée.

L'orateur sacré, pénétré de douleur commença ainsi : „Ouvre saint-Pierre! — Le colonel Longinus s'en est allé à l'appel du Seigneur des armées; c'était un brave champion, qui, portant haut l'honneur de la nation, couvrait notre camp de son bouclier et brisait la force ennemie avec sa terrible épée. Dans son dévouement sublime, il ne cherchait d'autre récompense pour les services rendus à sa patrie, que l'honneur de l'avoir servie.

Lui, autre saint Sébastien, voulait présenter au Maître des cieux, en offrande, son corps percé des flèches païennes.

Ouvre, saint Pierre, à ce Sodalis Marianus qui, après avoir traversé en vrai ascète une voie dure et épineuse, alla radieux au-devant de la mort et, tout couvert de plaies vient doux, résigné martyr, aux portes du ciel, n'osant, dans sa grande humilité, y frapper,

Oh ! mes amis ! est-ce lui, ce brave des braves qui, hier encore nous a conduits à la victoire, ce chevalier d'airain, le noble orgueil de nos phalanges et la terreur des païens.

Est-ce lui, ce héros couronné d'un nimbe de gloire, gisant sous le livide suaire, raide, inerte.

Colonel ! réveille-toi ; est-ce le moment de dormir, quand les païens forment leurs colonnes pour l'assaut ?

Pourquoi t'es tu laissé envelopper par ce drap de mort ? — Lève-toi ! Je ne veux pas que tu sois mort.

„Oh ! douleur . . . il est mort !

Longinus, soldat sublime, au nom de tes drapeaux fidèles, au nom de tes camarades et de tes soldats vaillants, au nom de la patrie, je t'adresse ces derniers adieux. Patrie, regarde ton enfant !

L'aumônier se tut. Il ne pouvait plus continuer l'oraison funèbre ; les larmes étouffaient sa voix frémissante. Le grand Hetman couvrit de ses mains son front sévère, pour voiler les larmes qui coulaient sur ses joues basanées ; le désespoir et la douleur des assistants éclatèrent en un

profond sanglot qui, pareil à une vague de la mer, parcourait les rangs des soldats.

Le Prêtre prononça les paroles: „Requiem Eternam dona ei Domine.“ Quatre camarades du défunt prirent les cordes du cercueil, et le descendirent dans la tombe.

Les soldats se recueillirent dans un silence solennel, et saisissant des pelletées de terre, ils les jettent sur le cercueil du Colonel, qui disparut bientôt sous cette couche froide, et l'on ne vit plus qu'un tertre noir, que les rayons livides de la lune attristée illuminaient dans le lointain du camp.

Vienne 1890.

Visions crépusculaires.

Dédié à Madame la Baronne J. de Ro.

Les derniers rayons du soleil se sont éteints.

Le crépuscule, pâle souvenir de l'astre du jour, a étendu son ombre sur la terre.

Et moi j'erre sans but, ne sachant où diriger mes pas.

Je ne me sens plus de ce monde; j'ai des pleurs dans le cœur et ma poitrine se gonfle de sanglots.

Demain à l'aube, le soleil brillera encore, et moi, quand je m'éteindrai, ce sera pour toujours.

Des brouillards m'enveloppent de toutes parts, j'entends au loin des voix plaintives, des sanglots étouffés et un chant lugubre résonne dans les airs.

La mort a déployé son vaste linceul, le retentissement du glas annonce un trépas, et j'obéis à son appel.

A mon insu, sans le vouloir, je me dirige, chancelant, comme une ombre douloureuse, vers l'entrée du cimetière.

Çà et là, des tombeaux, des croix, des tertres noirs, une blanche et modeste chapelle, c'est le champ du repos.

J'entre dans l'enclos des morts et du deuil, jeter la terre bénite dans le sépulcre béant qui attend sa victime.

J'irai me prosterner dans la chapelle mortuaire, déposer ma prière au pied de l'autel, y secouer la tristesse qui m'accable, et le fardeau de mon désespoir deviendra plus léger. J'en sortirai calme et guéri.

Au cimetière, dans une des sombres allées de cyprès et de sapins, s'égare un groupe d'enfants suivant un cercueil couvert de fleurs.

Pauvres enfants! si tôt orphelins!

Ils se lamentent et sanglottent à la vue de cette bière, où leur mère est ensevelie dans un froid sommeil.

Oh ! combien ils souffrent en face de ces dépouilles vénérées, raides et inertes.

Dieu d'amour et des abandonnés, emporte-les vers Toi, fais-les mourir ensemble avec leur mère adorée.

Moi aussi, dans mon enfance, j'ai perdu ma mère, moi aussi, je connais la vie de l'orphelin.

Je souffre, je pleure toutes mes larmes, mon cœur s'émeut à cet aspect du désespoir, et mêlant ma douleur à celle de ces pauvres enfants, je m'affaisse sous le poids du chagrin, et je reste à genoux devant le tombeau ouvert qui va renfermer pour toujours leur mère chérie.

Pénétré de douleur et de tristesse, j'appuyais ma tête contre un bloc de granit, et mes yeux voilés de larmes ne voyaient que quelques vagues et livides lueurs qui s'égarèrent comme les derniers reflets du firmament, et peu à peu mes yeux ne voyaient plus rien ; des ténèbres profondes m'enveloppaient et il me semblait que je devenais froid, glacé pour toujours ; j'ignore combien dura cette prostration.

J'éprouvais la sensation que j'étais moi-même cloué dans une bière; néanmoins, quoique mes membres fussent paralysés, je conservais toute la lucidité de mes pensées.

J'entendais, dans le silence de la nuit qui était tombée, des soupirs, des gémissements, des sanglots étouffés. Des voix désolées se dégageaient des tombeaux, implorant en vain la miséricorde des cieux, et dans leurs cris, il y avait tant de détresse, tant de désespoir, que même les petites flammes des lampes, suspendues au-dessus des tombes, frémis-saient d'épouvante.

Et, derrière la raie bleuâtre de ces lumières vacillantes, des spectres livides passaient et repassaient en cortège hideux.

D'autres fantômes jaunes, presque noirs, pareils aux esprits infernaux, ne pouvant trouver de repos dans le sépulcre, poursuivis par les remords incessants, essayaient de s'enfuir du cimetière vers les sauvages ravins, vers les marécages fétides, pour y chercher un peu de soulagement, de relâche, sinon le repos et l'oubli.

Et tous ces spectres, ces fantômes, ces monstres, à défaut de larmes pleuraient du sang brûlé par le feu de leurs souffrances.

D'autres encore se trainant à terre, rampaient parmi les sépulcres, se vautrant dans la poussière, comme une vermine misérable ; et leur respiration saccadée, semblable au sifflement des reptiles venimeux, empestait l'air d'un souffle des Enfers.

Ces âmes viles agonisaient et ne pouvaient mourir ; elles cherchaient le repos, et ne le trouvaient pas, elles voulaient s'enfuir et n'en avaient pas la force, altérées elles ne buvaient que la braise enflammée.

Pour tant de désirs ardents, pas une lueur d'espoir, et pour tant de souffrance et de supplices horribles, pas une ombre de pitié ou de commisération ; le silence seul du mélancolique cimetière leur répondait.

En face de ces spectres blêmes, à la figure contractée et tordue par la désespérance, l'ange exterminateur semblait triompher dans les ténèbres ; le ciel s'était fermé comme une voûte d'airain, impénétrable aux cris du désespoir qui échappaient de tout l'être de ces misérables réprouvés.

Ces âmes, de leur vivant n'ont aimé ni Dieu ni les hommes elles n'ont eu de pitié ni pour le pauvre, ni pour l'orphelin; elles ont vécu sans prière, et sont mortes en blasphémant dans l'impénitence finale.

Dans leur poitrine où manquait le cœur, sont éclos des serpents venimeux, qui vont la déchirer sans cesse, sans relâche; pour elles point de pitié, point de miséricorde dans l'autre monde.

Ah! quelle torture pour moi d'assister à tant de supplices, à tant de tourments! Quel mal ai-je fait, quel crime ai-je commis, pour être condamné à subir un tel spectacle?

Est-ce pour les péchés commis par ma nation que j'endure un tel châtiment?

Ce supplice doit-il être le gage de l'expiation pour les abus et les fautes de mon pays?

Oh! si au moins ma souffrance pouvait lui être comptée, si elle pouvait hâter sa rédemption!

Mes pensées bouillonnaient, comme si mon esprit eut été possédé par le démon du vertige. La rage d'un lion blessé gonfla mon

cœur, et soudain, les chaînes de la mort se rompirent sous l'effort de mon désespoir ; je sentis mon cercueil éclater en morceaux et je me levai de mon lit de tourment.

Deux fossoyeurs, hargneux et troublés par mon réveil subit, en ramassèrent les débris, et les jetant dans un gouffre profond, ils le comblèrent de terre, tandis que leurs lèvres pâlies, tremblantes, murmuraient :

Ave Maria.

Ave Maria, répétaient les esprits blancs dans l'air, et moi, lentement, je revenais à la vie. Car telle était la volonté du Seigneur, que purifié par le baptême de la souffrance, je devais rester vivant parmi les vivants.

J'essayais de m'enfuir, mais le souvenir des supplices que je venais d'endurer pesait sur mon esprit, et devant mes yeux flottait l'image de la terreur, drapée dans un linceul livide qui voilait les étoiles à la voûte du ciel.

Je fermais les yeux pour ne plus voir les tombeaux, je m'efforçais de ne plus entendre les plaintes des orphelins, les gémissements des pécheurs endurcis, et les imprécations des damnés pour les crimes commis contre leur patrie.

Engourdi, insensible, j'éprouvais la tranquillité des tombes.

Au lieu de la volonté, je n'éprouvais que le doute, que le froid de la mort; au lieu du sentiment de l'amour, gisaient dans mon âme les cendres du passé. Je reprenais possession de mon être.

Peu à peu, secouant le cauchemar qui me paralysait, j'entendis une voix qui, de la profondeur de mon être, me criait: „Malheureux, tu sais maintenant ce qui t'attend au delà de la tombe, si au lieu d'amour tu t'adonnes aux affres du doute, si pour les souffrances des humains, tu n'as qu'un cœur de glace, si, au lieu de travailler et d'agir, tu t'ensevelis dans une tristesse stérile, en te berçant dans les souvenirs des angoisses et des revers du passé.

Pour les âmes qui n'ont eu ni miséricorde ni charité pour le prochain, point de salut; pour ces âmes qui n'ont jamais été enflammées de l'amour de la patrie, point de patrie céleste; les âmes basses resteront là, à jamais, rampant dans la poussière, comme des vers immondes, pour y périr sans bruit, sans laisser aucun souvenir après elles.

Lève-toi. Tu es homme, le travailleur de Dieu; continue ta route. Sois l'apôtre de l'action et de la charité, reprends le fardeau de la vie, la couronne d'épines; va souffrir pour l'humanité, n'épargne pas même ton sang pour sa rédemption.

Au milieu des combats et des luttes de la vie, va porter au monde l'olivier de la paix, et de la concorde; va jeter la semence de l'amour et du salut de ton pays.

Lutte, combats, souffre, dévoue-toi, car c'est le chemin des peines et du dévouement, des épines et des croix, qui seul mène à la rédemption des peuples.

A la Suisse.

A Son Exc. Madame la Comtesse A-D.

Noble patrie de Tell, tes simples et modestes enfants deviennent des héros quand il s'agit de défendre ton indépendance.

Berceau de la liberté et asile des victimes de la tyrannie, tes grands citoyens, vrais apôtres de la pensée, portèrent haut le flambeau de la lumière et du progrès à travers les siècles superstitieux des castes et des idées rétrogrades, à cette époque infortunée d'avant la grande Révolution.

Toi, Genève, glorifiée par le séjour d'hommes illustres dont le génie, le patriotisme, le dévouement illuminent ce siècle d'un vif éclat et l'entourent d'une auréole glorieuse.

Abri des Voltaire, des Byron, de Kosciuszko, de M^{me} de Necker et de sa fille

l'éloquente M^{me} de Staël et de tant d'autres poètes et savants qui vinrent vers Toi pour y chercher ces principes de vérité et d'amour, que Rousseau proclamait avec une si profonde conviction.

Pays des champions enthousiastes de la liberté, des grands hommes dont l'éloquence a bouleversé le monde: „Pays des Alpes héroïques“ et du Mont Blanc, où les touristes rêveurs font des pèlerinages, pour y contempler la grandeur de ces régions pittoresques, où domine la plus blanche perle des Alpes, la Jungfrau, cette amante inspiratrice d'Alfred de Musset, et de Lord Byron, cette montagne qui s'élève majestueuse dans son altière beauté comme la poétique Astarté. Ebloui de son apparition, le regard du fier chantre d'Albion, évoqua devant lui „Manfred“ ce chef-d'œuvre de la pensée et de la poésie, cette puissante création, dont l'éclat couronna ce front superbe des lauriers de l'immortalité et transmit le nom glorieux de Byron à la postérité.

N'est-il pas fortuné ce pays qui inspire de si grands sentiments et de si sublimes idées?

Pays qui appelles à la liberté, au progrès continuel, pays des grandes réformes morales, et de l'indépendance individuelle ! Ton noble enfant Jean-Jacques aimé, admiré par ton peuple, laisse échapper de sa plume éloquente des paroles qui retentiront à travers les siècles, et deviendront le code des générations futures.

Au souffle de Rousseau, la femme se réveille, l'amour lui apparaît comme un sentiment nouveau, ressuscité, sanctifié !

Jean-Jacques l'appelle à la liberté et à la souffrance, rend le cœur de la femme à la maternité : il révèle à la mère les devoirs et la douceur de cette maternité morale „l'Education“.

C'est lui qui lui inspire l'idée de nourrir ses enfants de son esprit, comme elle les a nourris de son corps.

Rousseau est le grand Législateur de l'éducation au XVIII^e siècle ; il ouvre des idées et des horizons nouveaux, devient célèbre dans les annales de l'histoire en faisant du foyer une école ; il immortalise son époque sous le nom du siècle de Rousseau.

Les flammes qui dévorèrent son grand ouvrage n'ont rien pu pour arrêter l'essor de ses hardies pensées, au contraire, cette œuvre du Réformateur du siècle fut sanctifiée par cette flamme sacrilège, instrument aveugle des hommes, dont l'intérêt était d'anéantir le Progrès qui s'acheminait vers les grands principes de la Révolution.

Tout ce qu'est Jean-Jacques pour le cœur et l'esprit d'une femme, le grand Voltaire l'est pour l'esprit de l'homme.

Un siècle plus tard, aux beaux rivages du Léman, notre sublime chantre Sigismond Krasinski rêvait au sort infortuné de sa patrie, de sa belle Pologne, en songeant à Elle il croyait voir, dans ces montagnes géantes, l'armée héroïque que le nouvel Annibal, triomphant de tous les dangers, conduisait par des sentiers où le pied de l'homme à peine a laissé sa trace. Prompt comme l'éclair, affrontant tous les périls, il franchit audacieusement ce pays des glaciers et des rochers abruptes où l'aigle à l'œil d'or a suspendu son aire.

Et de ces hauteurs inaccessibles le puissant conquérant contempla le monde

comme l'aigle des Alpes et l'étonna par la hardiesse de son vol.

En face du Mont Blanc qui s'élève dans les airs comme un Titan altier, jadis foudroyé au milieu d'un rêve téméraire, le poète inspiré, ébloui de son éclatante blancheur, songe toujours à sa généreuse et vaillante Pologne, croit voir l'ombre sanglante de Napoléon lui montrant de son doigt funèbre les Lanciers polonais à Somo-Sierra. Il les voit ces braves soldats à la gueule des canons ennemis : il les voit périr tous, un à un, ces Titans, ces Martyrs de la Pologne — tous, excepté un seul, le brave Niegolewski. A cet aspect, un sanglot étouffé s'échappe de son cœur et, à travers ses larmes, il aperçoit au défilé du Somo-Sierra ces sublimes hécatombes, ces monceaux de corps mutilés et d'os broyés !

Et les enfants de cette génération vaillante, des grandes et des nobles traditions, ne sont maintenant que des pèlerins errants, qui viennent se disperser sur le sol de la Suisse.

Ces pauvres émigrés, comme des oiseaux aux ailes blessées, troublés dans leur vol, s'abritèrent sous la chaumière hospitalière.

Ces noms d'un passé illustre sont liés à jamais au tien, noble pays des grandes libertés et des nobles sentiments!

O Suisse! tu as accueilli, ces victimes de la tyrannie, qui venaient de loin, persécutés par leurs ennemis, bannis de leurs hameaux; ces naufragés sans asile, sans patrie, cherchant en vain un port tranquille, ils venaient à Toi pour se réchauffer à ton foyer d'ardent patriotisme, pour se retremper dans la fraternité cordiale de ton peuple.

Ils furent pourchassés, dispersés sous toutes les zones; battus par les bourrasques de la vie, jetés sans pitié en pâture à l'ouragan impétueux d'un sort implacable; ces orphelins polonais venaient à Toi pleurer les désastres de leur patrie.

Ils venaient pour calmer leurs douleurs, leurs souffrances, ils venaient à Toi pour guérir leurs maux.

Pays généreux, tu as compris leur détresse, tu as séché leurs larmes comme une mère. Tu as déposé leurs cendres dans tes cimetières auprès de celles de tes nobles enfants.

Kosciuszko est mort sur ton sol béni, et c'est là que la Pologne vint chercher ses

cendres pour les déposer comme des reliques précieuses dans les caveaux de son ancienne Métropole, Cracovie, à côté des Piasts et des grands Jagellons.

Et comme un hommage de sa reconnaissance, la nation offrit à son sublime héros ses larmes de deuil sur sa dernière couche, dans le tombeau royal où il repose, couronné de lauriers.

Gloire à Toi Suisse, gloire dans tous les siècles. La poésie ne fut pas ton partage, mais ta vertu est digne de celle des Caton et des Fabricius.

Le Lion de Lucerne, chef-d'œuvre de Thorwaldsen, consacré à la mémoire de tes glorieux enfants est le symbole de la loyauté et du dévouement patriotique, comme la Chapelle de Tell est l'emblème de ton amour de la liberté.

Puissent ces souvenirs de l'héroïque courage de tes vaillants enfants, rappeler aux peuples la grandeur des siècles passés, être pour eux un exemple dans leur lutte pour l'indépendance et la sainte Liberté.

Lucerne.

A Monsieur W. de H.

Lucerne, nymphe des lacs d'émeraude et des palais cristallins, enchanteresse des songes d'or et des rêves du poète; maitresse de la fantaisie et de l'harmonie divine.

La mélancolie de tes sombres bosquets et la beauté rêveuse de ta chapelle de Guillaume Tell pénètrent le cœur d'un sentiment de piété.

Les poètes te saluent comme l'une des Muses inspiratrices, dont le front glorieux, couronné d'étoiles, se reflète dans les flots frémissants de tes eaux limpides.

De la hauteur des sommets abruptes qui entourent les beaux rivages du lac des Quatre-Cantons se précipitent, en un fracas strident, des cascades écumeuses et de rapides torrents disparaissent soudain dans les profondeurs du lac. Et par le contraste de

la beauté imposante des régions élevées, la nature a posé hardiment des glaciers géants, de sombres falaises, des roches austères dont les cimes sourcilleuses escadent le ciel et, dans leurs contours capricieux, la fantaisie croit voir d'anciens Croisés défilant dans toute la splendeur de leurs armes étincelantes en un cortège imposant.

Au loin brillent leurs casques d'or, leurs manteaux de neige; leurs boucliers scintillent, leurs glaives d'acier se croisent dans les reflets lumineux et embrasent le ciel d'un feu éclatant. Ce coup d'œil de lumière et d'ombre est comme une scène fantasmagorique évoquant dans l'esprit les apparitions Wagnériennes.

Les dissonnances stridentes du torrent emporté par un tourbillon impétueux, arrivent en un écho sonore comme des motifs de la puissante musique du Maître de Bayreuth. Elle rappelle les combats héroïques du Walhalla. L'oreille sensible perçoit le cliquetis des armes, et les sons affaiblis de la chevauchée des Walkyries se répercutent dans les rochers abruptes qui dérobent peut-être l'asile secret de l'aimante Brunhilde.

Et si la vue se repose sur les glaciers imposants, et de là sur le lac, par un mirage décevant, on croit voir glisser sur ces eaux d'émeraude la poétique barque aux voiles blanches du Chevalier du Cygne.

Oh ! ces barques aux voiles blanches, elles sont comme une volée d'oiseaux qui, dispersés par une bourrasque inattendue, vont se réfugier sur la rive opposée, où l'aubépine sauvage et le mélancolique cyprès se reflètent dans le miroir liquide, où le lierre sombre plonge ses tiges luisantes dans les ondes houleuses et où des lauriers lugubres croissent dans le rustique cimetière.

Pendant une belle nuit d'été où les airs harmonieux semblent rêver dans leur recueillement poétique, les barques, comme grisées de cette beauté nocturne, fourmillent pareilles à des feux follets ; tantôt elles se balancent, tantôt elles s'inclinent en frôlant doucement les ondes cristallines que la brise soulève avec amour.

La lune, de sa nacelle d'argent, inonde la terre des flots de sa lumière et, soudain, à l'horizon illuminé de cet éclat splendide, un tout petit nuage, un nuage pâle, insigni-

fiant, se dessine à peine à l'occident; et là-bas, un bateau voyageur fend les ondes soulevées par un courant rapide, et sifflant, haletant, crachant le feu, il arrive devant le *Schweizerhof*. Dans sa course vertigineuse, le bateau pareil à un Léviathan, semble emporter la souveraine des mondes du sortilège.

La fumée a déployé son funèbre panache comme un voile noir, et ce trajet, plein de contraste de beau et d'horrible, est un spectacle dont la splendide horreur glace d'effroi.

Vite, mon esquif agile, fuyons ces parages où la vapeur a hissé sa bannière et cherchons un endroit où la fumée n'assombrit point l'horizon, où la nuit se recueille devant le firmament étoilé dont les rayons d'argent se jouent sur les eaux frissonnantes.

Ma nacelle brille comme une luciole, comme une lueur poétique d'amour se glissant doucement sur ces eaux mélodieuses.

En cet instant, tout se calme, tout s'anéantit, dans le silence alarmant de cette nuit étrange le firmament pâlit, les rayons et les lueurs vagues s'évanouissent dans le lointain où les ondes lugubres roulent leurs

crêtes écumeuses, allant se briser contre les récifs.

Les voiles de la nuit tombaient doucement sur la chapelle; ici et là quelques lueurs s'égarèrent encore sur les cascades gémissantes, dont les tons saccadés se faisaient entendre dans les airs attristés.

Je prêtais l'oreille à ce langage mystérieux de la nature; les échos des montagnes se turent; aux alentours des bosquets on n'entendait plus rien, pas un souffle, pas un murmure.

Mon cœur se contractait; il me semblait que l'Ange de la tristesse se levait des profondeurs du lac pour pleurer sur les misères et les souffrances humaines. Et là-bas, dans les sombres allées retentissait la voix perlée du rossignol caché dans le feuillage épais des arbres embaumants. Le chant vibrant et plein d'angoisse du charmeur de la nuit résonnait encore dans les airs et soudain, l'accord brisé de sa mélodie plaintive, fut comme une dernière fibre de cette douleur du cœur qui éclate d'un sanglot navrant dont la voix désespérée va doucement mourir dans le vague de la nuit.

Tout à coup le vent se leva et le grondement du torrent se fit entendre avec un fracas épouvantable.

Blottie dans une petite nacelle, effrayée du courroux de ce torrent impétueux, j'étais défaillante, presque anéantie en face de la Chapelle.

Je la regardais anxieusement; il me semblait entendre sur la rive opposée des chuchottements et des soupirs prolongés. La lune blême, effarouchée par le souffle sinistre, se leva langoureusement et sous son reflet l'aubépine pâlit, le cyprès devint plus lugubre encore.

Les nuages, comme un voile de deuil tombaient sur le Sanctuaire, et le génie de la mort semblait étendre son aile guettant une victime.

Dans ce moment de tristesse et de désolation la chapelle ressemblait à un sépulcre attendant les amants qui allaient sombrer dans les grandes ténèbres.

Une barque émergea lentement de l'ombre que projetait une falaise et aussitôt s'arrêta.

Une femme vêtue de blanc se leva, pareille à un rayon de lune, devant un jeune homme qui accourut à son apparition.

Etait-ce une hallucination qui me montrait en eux les deux amants chantés par notre immortel Slowacki, dans son poème „En Suisse“.

Lui aussi avait sa Beatrice habitant les rives du lac de Lucerne où l'inspiration lui dicta ces strophes mélodieuses :

„C'est là que je la vis ; soudain saisi d'amour
Je crus, et malgré moi, je crois jusqu'à ce jour
Qu'elle sortait de l'arc-en-ciel et de l'écume,
Tant elle étincelait, brillante, sur la brume,
Tant son charmant visage était céleste et pur,
Tant l'idéalisait sa prunelle d'azur.
C'est ainsi que d'abord j'aperçus mon amante,
Passant de l'arc-en-ciel la porte éblouissante
L'amour m'enveloppa d'un souffle harmonieux
Je m'approchai vers elle et je baissai les yeux.“

En ces deux amants on devinait deux cœurs confondus dans un seul amour, amour plus fort que la mort.

Ils étaient jeunes et croyaient à l'avenir ; l'ange les emportait sur ses ailes comme deux pures colombes vers les régions infinies. Hélas

dans ces hauteurs impénétrables s'égarent aussi les étoiles de la Fatalité. L'ange d'amour troublé dans son vol, heurta soudain, de son aile puissante, l'une de ces étoiles fatidiques; dès lors ces deux êtres furent rivés à la chaîne invisible du Destin qui, sans pitié, de son doigt funèbre, désigna les amants éperdus, comme premières victimes de son triomphe.

Sur l'ordre des Ténèbres un tourbillon se leva subitement, les flots hurlèrent et écumants, précipitèrent leurs masses noires vers le rivage rocheux. Le bruissement sinistre de la houle se répercuta dans les espaces. Les oiseaux nocturnes effarouchés, battant des ailes, cherchaient un refuge dans les anfractuosités des rocs, tandis que, dans le bosquet, l'on croyait entendre un sanglot, une plainte qui s'éteignit comme le souffle suprême d'une âme en détresse.

A cette heure d'immense tristesse, l'âme humaine semblait expirer de douleur. Les nuages, chassés par le vent impétueux envahissaient le ciel. La lune, après une courte lutte avec l'ombre menaçait de disparaître et ses lueurs tremblantes ne projetaient que

de pâles reflets qui tombaient aux pieds des amants comme pour éblouir encore leurs tendres adieux.

„O Ralph, mon Ralph, vois-tu ces lueurs incolores? elles m'épouvantent et me glacent le cœur. Ecoute le vent qui sanglote; n'est ce pas un présage sinistre qui nous menace? . . . Le rossignol ne chante plus; ce cèdre noir, en face de nous, semble nous regarder. Les plaintes de la fontaine me font frémir: un malheur plane sur nous.

Puisse le Ciel nous accorder encore quelques instants de bonheur! La vie est si belle éclairée par l'amour! . . .“

„Calme-toi Eléonore; je t'aime! je t'aimais quand tu n'étais qu'un rêve; je t'avais devinée parmi d'autres étoiles; je t'avais cherchée avant de te connaître. Et, un soir près de la fontaine où croissent les lys je t'aperçus et ton innocence parla à mon cœur; là je te vouai un amour que rien ne saurait ébranler; une voix intérieure me dit: „Le bonheur est à vous!“

Eléonore rassurée par la voix de son amant murmura: Ralph, mon Ralph, ton

amour triomphe de mes craintes. Je t'aimerai à jamais! à jamais!

Une vague perfide retint ce serment et l'écho répétant: „A jamais!“ emporta ce mot vers les cieux qui vieillissent et se renouvellent et qui l'entendirent avec stupeur prononcer par ces lèvres qui blémissent et se glacent déjà.

La barque les attend. Doucement appuyés l'un sur l'autre, ils se dirigent vers le frêle esquif. Ralph a saisi les rames . . . Soudain, un tourbillon impétueux emporte la nacelle, l'enroule dans les replis de ses vagues, l'y précipite avec fureur.

La lutte fut courte, acharnée et quelques moments plus tard les eaux se refermèrent sur ces deux êtres qui s'étaient aimés.

10 juin 1898.

Une tempête à Interlaken.

A. M. le Comte M.-D. B.

Le lendemain de notre arrivée à Interlaken, à peine installés à l'hôtel de la *Jungfraublick*, d'où la vue tombe sur la Jungfrau et sur les lacs de Thun et de Brienz, nous fûmes témoins d'un spectacle saisissant : un orage d'une véhémence et d'un courroux impétueux, beau et terrible à la fois, un orage comme on n'en voit qu'à Interlaken.

On aurait pu croire que le Démon de la tempête, surgissant des profondeurs de ces lacs d'émeraude et d'opale, avait enrôlé tous les éléments pour une lutte gigantesque et splendide, nous préparant un accueil grandiose dans ce pays d'enchantement et de mirage.

L'air était étouffant, lourd ; pas une feuille, pas un brin d'herbe ne remuait aux

alentours d'Interlaken. Un silence profond s'étendait sur les monts et sur les lacs reflétant toutes les couleurs de l'iris; un calme menaçant envahissait la contrée. Un seul nuage suspendu au-dessus du lac de Thun, dont la nappe unie avait l'aspect sinistre d'une plaque d'acier poli, grondait sourdement dans les airs.

Soudain, un éclair aveuglant enflamme la masse noire et un éclat de tonnerre fait trembler la terre sous les pas: une bourrasque farouche fait craquer et gémir les arbres, dont les feuilles dispersées voltigent en tourbillon.

Déjà le nuage a dépassé le lac de Thun et, voilant le soleil, jette toute la vallée dans l'obscurité qu'une flamme électrique illumine, déchirant coup sur coup la voûte sombre du ciel; le vent se précipite, redoublant de fureur. Le Démon de la tempête s'acharne contre ce beau pays, et, dans sa rage, il voudrait l'écraser, l'anéantir et le réduire en poudre. Il hurle, il tourbillonne en se débattant dans l'encaisse de ravins; et dans les sombres forêts de sapins, l'on entend le tonnerre, dont l'écho va se réper-

cuter dans le lointain des montagnes et des rochers abruptes.

Les hurlements de l'ouragan furieux ressemblent à une imprécation des mauvais esprits qui planeraient dans les espaces phosphorescents comme des oiseaux des tempêtes.

Les éclats de la foudre déchirent et confondent les nuages par cette détonation fulgurante. Les vents sifflent comme des serpents venimeux, l'on croit entendre des furies inassouvies dans leur courroux sauvage.

Au-dessus de nos têtes tourbillonne un nuage noir, sillonné d'éclairs éblouissants; la foudre fond sur le lac de Brienz, qui n'est plus que feu et flamme, un vrai Phlégéon! Quelle magnificence! quelle grandeur! dans cette lutte des éléments affolés par l'ouragan impétueux!

Une étincelle, et les régions éthérées sont embrasées de flammes; le ciel brûle comme une braise ardente; un éclat de tonnerre, et la terre tremble dans ses fondements. Un coup de fureur de la tempête, et les forêts, les plantes et la flore parfumée des Alpes frémissent devant cette colère implacable.

Des spectres informes, hideux nous regardent à travers les nuées sinistres, nous pénètrent de leurs prunelles enflammées, nous glacent d'effroi. Ah! que de visions menaçantes planent sur nous dans ces masses lugubres! Des vapeurs s'accumulent et d'étranges gémissements remplissent les espaces: La foudre gronde, la rafale rugit, comme un lion blessé au moment où il va se jeter sur le chasseur audacieux, et, pour comble d'horreur, une pluie torrentielle se déchaîne menaçant d'inonder toute la contrée.

Homme, soi-disant roi de la création, que devient ton orgueil, en face de cette grandeur de la nature?

Qu'es tu, en présence de ces forces des éléments? Un être chétif, infime, qu'un seul flot du torrent peut engloutir. Tu n'es qu'un fétu sans force et sans nom que le vent emporte, qu'un caillou qui glisse vers l'abîme, y tombe sans écho, et reste à jamais dans le gouffre ténébreux.

O roi superbe de l'Univers, tu n'es hélas! qu'une vile poussière, qu'un ver rampant que l'on écrase sans y penser.

Cette contrée si riante la veille, baignée dans la lumière de l'astre du jour n'est plus maintenant, qu'une triste image de la dévastation, causée par la trombe qui a écrasé subitement sa verdure veloutée et déchiré ses flancs arrondis.

Mais peu à peu, dans le lointain de ce paysage tourmenté réapparaissent les reflets du soleil, comme dans les créations de Ruysdaël qui inspirent l'admiration par le clair-obscur, par le contraste charmant des lumières et des ombres, par la richesse variée du coloris.

Ah! il me faudrait son pinceau, pour reproduire sur ma palette la mélancolie et la beauté du lac dormant et les lueurs tremblantes, aux tons indécis, qui nous leurrent et nous enchantent par la magie de ce beau pays des Alpes pittoresques.

Enfin le soleil s'élève dans l'auréole de ses rayons d'or, et, sous le souffle chaud de son sourire, la pelouse s'émaille de fleurs aux couleurs tendres, qui frissonnant encore sous les gouttes de la pluie rêvent à la fraîcheur délicieuse, jouent avec la brise

parfumée, chuchottent dans un balancement cadencé une prière d'amour.

Un silence, une tranquillité suave envahit toute la contrée et, au-dessus au lac de Brienz, s'élève un arc-en-ciel majestueusement dessiné sur le fond grisâtre des nuages, se retirant à l'aspect des rayons d'or du soleil qui brillent d'un éclat radieux.

Du côté du lac de Thun une bande lumineuse comme un tissu diapré, ondule harmonieusement et nous éblouit de sa féérique beauté. Le jour baisse, les contours de ces collines riantes et de ces montagnes majestueuses s'évanouissent, puis disparaissent doucement dans la pénombre; une lassitude, une langueur s'empare de cette nature grandiose, belle d'un charme à part. A ce moment, l'âme prend son essor vers le domaine de la pensée divine, voulant scruter la marche des planètes flamboyantes, pénétrer les mystères de la création et, dans son élan hardi, soulever le voile secret de l'Immortalité. Elle voudrait dévoiler même dans l'au-delà les existences éphémères, où séjournent les génies bienheureux qui répandent de là, la bénédiction et l'amour sur l'humanité tout entière.

Un tintement de cloches me fait soudain sortir de cette rêverie extatique; on sonne l'Angelus. Les notes argentines, appellent les fidèles à la prière, et en s'offaiblissant, vont mourir au fond de la vallée, baignée dans les lueurs frissonnantes du crépuscule. Le ciel se couvrit d'une blancheur liliale, que des myriades d'étoiles, comme autant d'yeux d'or, illuminaient d'une lumière mystérieuse.

Une brise douce, chargée des frais aromes des fleurs et des feuilles, montait, comme un encens, offert en hommage, par les vallées et les plaines émaillées, à leur Créateur.

Pénétrée jusqu'au fond de mon être, il me semblait entendre des voix tutélaires qui s'unissaient en un chant d'allégresse au milieu de cette atmosphère harmonieuse et montaient doucement comme l'hymne sacrée d'un Archange: ma voix s'unit à ce chant d'amour de toute la nature.

Et pendant que je frémissais d'une religieuse émotion, une douzaine de paysannes babillant avec ces éclats de rire que lance

si gaiement un essaim de jeunes filles, retournaient à pas précipités à leurs hameaux, où les attendaient leurs mères et leurs amants. Ah! comme elles sont enjouées et inconscientes de tous les mystères de cette nature merveilleuse!

Elles sont heureuses! Heureuses?

Jungfrau.

A Mr. le Baron Con. de B.

Où suis-je, est-ce la terre ou le ciel? Oui, c'est le ciel de mon imagination, c'est le ciel tel que j'é l'ai rêvé, c'est la *Jungfrau*.

A la vue de ce splendide panorama, l'âme s'élève illuminée par le coloris de ce divin paysage qui se déroule à mes yeux.

Il me semble qu'un ange descendant les régions éthérées a dû s'arrêter ici et, du haut de ces montagnes radieuses, a envoyé aux hommes la bénédiction de son Dieu.

Que d'ombres, que de reflets et de lumière! Un sentiment de béatitude me pénètre, mon cœur s'émeut; je voudrais prier, demander au Très-Haut, d'enflammer mon esprit d'une étincelle créatrice, et pouvoir, de la main d'une mortelle, esquisser sur mon carnet, l'immortelle nature de ce magnifique pays des Alpes.

Qui ne voudrait pas chanter cette belle Suisse, cette patrie de Tell, ce pays de la liberté et de l'indépendance, ce pays du rêve et du bonheur?

Que de contrastes dans cette nature pittoresque et grandiose!

Dans les riantes vallées, les eaux insondables miroitent de toutes les clartés de la lumière.

Les crêtes des rochers semblent soupirer en abaissant leurs regards sur ces lacs glauques, où dorment tant de rêves d'amour.

Là, on respire le calme; là, on oublie le monde. Soudain on est saisi d'épouvante et d'admiration à la vue des cimes brumeuses et d'autres encore couvertes de neiges éternelles, d'où se précipitent, avec un fracas épouvantable, des avalanches qui détruisent tout sur leur passage.

Tous ces paysages s'étagent, s'élèvent se superposent les uns sur les autres.

Tout change, miroite, frissonne dans ces riantes contrées, comme dans un kaleidoscope: merveilles, songes, féeries, il nous semble être sous l'incantation d'un sortilège.

Ce monde est-il une réalité, ou une fantasmagorie? Un songe qui s'égare au pays féérique, parmi les rochers géants qui dominent les alentours et les illuminent de ces couleurs enchantées.

Devant toutes les richesses de coloris de ce paysage grandiose, l'âme comme un oiseau-esprit, plane sous le dôme de cristal, où habite la pensée créatrice de l'Univers.

En cet instant d'extase, l'âme illuminée de cette féerie divine, effleure de son aile la corde séraphique qui vibre et répand une harmonieuse symphonie sur cette nature enchanteresse dont l'amour de l'Eternel est le berceau.

Et pendant que je me recueille, que j'admire la grandeur de la puissance divine, un touriste s'élance soudain de l'aire paternelle, bravant tous les dangers, fend l'espace comme un aiglon, prend son essor vers le ciel lumineux, et semble planer audacieusement dans les hauteurs vertigineuses qui conduisent vers la montagne poétique, dont le nom chaste peuple de son idéal tous les rêves de sa jeunesse.

Dans le moment du réveil de la rose-aurore les lueurs pâles, les lumières frissonnantes s'élèvent, s'élève le soleil, et ses rayons d'or illuminent tout le paysage radieux; la chaleur augmente, et tout à coup devient étouffante et fait languir les plantes et les êtres: Les lucioles dorment rêvant de la nuit, les mousses et les lierres sommeillent songeant à la rosée de l'aube, les fleurs aspirent au souffle du zéphyr.

Le touriste monte toujours, monte à travers les rochers escarpés, escaladant les crêtes et les sommets des Alpes.

Enfin, haletant, le jeune enthousiaste s'approche de cette montagne sublime et tombe défaillant, anéanti, devant la Jungfrau.

Un souffle glacial le pénètre, un sentiment étrange s'empare de lui à la vue de cette Immortelle, image d'une fiancée vêtue de mousseline vierge couronnée de myrte, dont la pensée le haute toujours.

Cette montagne mystérieuse au sourire froid, ne serait-elle pas l'image d'une Vestale à jamais cristallisée dans les neiges éternelles que le feu ardent de l'amant-

soleil n'aurait pu fondre dans le cours des siècles?

N'est-elle pas une énigme insondable incompréhensible, qui vous attire, et vous écrase, vous enflamme et vous glace tout à la fois?!

Mais la froide réalité dissipe les rêves de l'infortuné, il s'en va désespéré et se perd à l'horizon mélancolique, tandis que la Jungfrau rayonnante de sa blancheur immaculée le regarde de sa hauteur, dominant les cîmes superbes de tous les géants-glaciers prosternés à ses pieds.

La lumière du jour s'évanouit, et le soleil en lui faisant ses tendres adieux, a nimbé son front de vierge d'un diadème de magiques couleurs.

Le jeune homme se retourne et soudain, ébloui de cette splendeur des couleurs, revient pour voir encore cette apparition lumineuse; son cœur palpite en la voyant si flamboyante dans son manteau de neige; il lui semble que les étoiles se sont arrêtées dans leur cours pour la contempler et la saluer comme une de leurs sœurs.

Et dans le ciel poétique de l'imagination
du touriste enthousiaste, brillent en lettres
d'or ces mots flamboyants de *Jungfrau*.
Emerveillé il tombe à genoux devant cette
froide amante et s'écrie Jungfrau! Jungfrau
mon amour! dis-moi, dis-moi ton secret.

Vienne 1890.

Fragment.

Au Chevalier Zdislas de Mo.

La liberté et le progrès, c'est le but
des nations.

La persévérance et le travail pour y at-
teindre, c'est leur mérite.

Le dévouement pour le beau, pour le
bien et le vrai, c'est leur devoir.

Le savoir, l'art et la poésie, ce sont
leurs astres et leurs soleils.

Puissent la vertu, le sacrifice, l'amour,
ces mots sublimes, devenus la devise des
peuples, être gravés en lettres d'or sur leurs
oriflammes.

La Question du jour.

A la Comtesse Mouche P.

Madame vous ne parlez que musique et poésie, qu'art et belle nature, que du rossignol vocalisant ses notes perlées dans vos forêts natales, que du faucon chassant le héron et la colombe sauvage.

Il paraît que la violette croissant à l'ombre de la pieuse croix, le chaste et modeste muguet, le lis blanc, sont vos fleurs préférées.

O! Madame, Madame, parlez-nous plutôt de vos canards, de vos oies, de ces charmants oiseaux aquatiques dont la voix n'est pas aussi mélodieuse que celle du rossignol le charmeur de vos bocages, ni la race aussi noble que celle du faucon vaillant de la belle Ukraine; mais en revanche les oies restent toujours fidèles à leurs anciens pénates, ne

s'éloignent jamais des eaux stagnantes de leurs étangs, ni ne s'envolent dans les régions plus ensoleillées à l'approche de l'hiver.

De grâce, laissez vos fleurs s'épanouir au soleil, et donnez-nous des nouvelles de vos betteraves, des pommes de terre, du radis, du persil, de la salade, du panais et de tant d'autres choses intéressantes et indispensables à la vie.

Voilà la question du jour, que j'entends répéter du matin au soir, ce sujet toujours inépuisable et varié sur des thèmes différents : de la pluie, du beau temps, des récoltes et des fenaisons ; de ces pommes de terre qui, hélas ! pendant une pluie torrentielle et persistante restent encore dans les champs, et des betteraves non vendues encore ; tandis que Monsieur le Percepteur des impôts s'impatiente déjà et va venir bientôt faire ses recouvrements ! Vous en conviendrez c'est peu amusant, c'est plutôt à en pleurer !

Hélas ! que répondre à ces chers voisins de campagne discutant ainsi ? A ces bonnes gens de notre Paroisse pour qui Monsieur le curé est le personnage le plus éminent,

l'oracle de l'opinion publique, et Monsieur le Sous-Préfet l'arbitre de l'élégance et est connu par sa grande éloquence.

Cependant leur bonhomie me charme et m'égaye. Oh! croyez que je les aime! Je les aime par le contraste de mes idées, de mes sentiments poétiques.

Ils me sont chers, malgré leur goût rustique et banal, malgré leur prédilection pour le persil et le panais; je les aime tels qu'ils sont, Dieu m'en est témoin!

Combien je regrette de n'avoir l'âme ni d'un oiseau palmipède, ni le sang glacé d'un noble poisson, pas même le tempérament d'une huître. A la seule pensée d'un poisson de mer, ou d'un homard gisant dans la majesté de la pourpre d'un Monseigneur élégant, l'esprit rêveur d'un poète se glace, s'anéantit, car son élément n'est pas un buffet de homards et de poissons gelés, si goûtés par le monde friand.

O douleur! Je pressens la fatalité qui plane sur moi comme un vautour rapace, je vois bien qu'un beau jour il faudra me soumettre au sort implacable et dire adieu à la corde d'or de la harpe antique, qui jadis

accompagnait le chant des Troubadours inspirés.

Adieu au chant romanesque du printemps d'amour, adieu aux fanfares joyeuses des Chevaliers errants, adieu aux sonates de Mozart, aux rapsodies d'Homère, au chant sublime des Orphées et des Prophètes. Adieu à l'idéal, au rêve et à la poésie.

Je le sais, je le sais bien, si l'oiseau chanteur n'était qu'un simple canard, ou n'importe quel autre oiseau domestique, un perroquet de salon du beau monde, ou tout au moins une pie coquette, au niveau des Kitti et des Mimi, on l'aimerait, on l'aimerait!

F 91149



SDh-1012



IMPRIMERIE DE CHARLES GEROLD FILS.

